

FÊTE DE LA PAIX  
DE  
FRIEDRICH HÖLDERLIN

Je demande qu'on lise cette feuille avec bonne foi seulement. Ainsi elle ne manquera sûrement pas d'être comprise et elle heurtera encore moins. Si pourtant certains devaient trouver ce langage trop peu conventionnel, je dois leur avouer que je ne puis faire autrement. Lors d'une belle journée, il n'est manière de chanter qui ne se laisse entendre, et la nature qui a donné, reprend aussi.

L'auteur a dessein de soumettre au public tout un recueil de pareilles feuilles, et ceci voudrait en être un exemple.

Des sons célestes, dans le silence résonnant,  
D'un pas mesuré cheminant, pleine  
Et aérée est la salle anciennement édifiée,  
Coutumière de félicité; autour de tapis verdoyants embaume  
Le nuage de joie et, resplendissantes au loin, se dressent,  
Des fruits les plus mûrs pleines et de calices couronnés d'or,  
En belle ordonnance, somptueuse rangée,

Sur les côtés ici et là s'étageant au-dessus  
Du sol aplani, les tables.  
Car venant de loin  
C'est ici, qu'à l'heure du soir,  
Des hôtes aimants ont voulu se rendre.

Et d'un oeil qui s'enténébre, je pense déjà,  
Souriant de son grave labeur,  
Le voir lui-même, le prince du festin.  
Mais si volontiers tu renies la terre étrangère qui est tienne,  
Et si comme las de la longue campagne de héros,  
Tu baisses ton regard, oublieux, voilé d'ombres légères,  
Et revêts figure d'ami, ô toi partout connu, pourtant  
La hauteur ploie presque les genoux. Devant toi, je ne sais rien,  
Une chose seulement, mortel tu n'es pas.  
Un sage peut m'apporter mainte lumière, mais  
Où un dieu aussi paraît,  
Il y a une autre clarté.

Mais d'aujourd'hui il n'est pas, il fut annoncé;  
Et un qui n'a craint ni flot ni flamme,  
Etonne, quand le silence s'est fait, et ce n'est pas en vain, maintenant  
Que la domination ne se voit nulle part chez les esprits ni chez les  
hommes.

C'est dire que l'oeuvre qui depuis longtemps,  
Du levant au ponant, prépare, ils l'entendent maintenant seulement,  
Car immensément rugit, se perdant dans les profondeurs,  
L'écho du Tonnant, la tempête millénaire,  
Pour s'abîmer dans le sommeil, couverte par les sons de paix.  
Mais vous, devenus chers, ô vous, jours de l'innocence,  
Vous portez aujourd'hui encore la fête, ô vous bien aimés! et fleurit  
A l'entour, vespéral, l'esprit dans ce silence;  
Et je dois conseiller, et la boucle serait-elle  
Gris-argent, ô vous amis,  
De vous soucier de guirlandes et de banquet, semblables maintenant  
à d'éternels adolescents.

Et il en est plus d'un que je convierais, mais ô toi,  
Qui, avec une affable gravité aux hommes dévoué,  
Là-bas sous une palme syrienne,  
Où proche était la ville, à la fontaine aimait rester;  
Les blés bruissaient à l'entour, dans le silence s'exhalait la fraîcheur  
Venue de l'ombre des monts consacrés;  
Et les amis chers, la fidèle nuée,  
D'une ombre t'entouraient aussi, afin que dans sa sainte audace  
Bénin par les brousses ton rayon à des hommes parvint, ô adolescent!  
Las! mais plus noire est l'ombre dont t'entourait, en pleine parole,  
Terriblement décisive, une meurtrière fatalité. Ainsi passe vite,  
Ephémère, toute chose céleste; mais ce n'est pas en vain;

Car avec ménagement, un dieu qui toujours sait la mesure,  
Un instant seulement les demeures des hommes  
Effleure, à notre insu, et quand? nul ne le sait.  
Et puis alors l'insolence peut marcher sur la trace,  
Et elle doit venir jusqu'au lieu sacré, la fureur  
De confins lointains, tâtant avec rudesse elle exerce sa rage  
Et atteint là un destin, mais gratitude  
Jamais ne vient à la suite du présent par le dieu donné;  
Il n'est qu'un profond examen qui le tienne.  
Aussi, n'était la parcimonie du donateur,  
Depuis longtemps déjà la profusion du foyer  
Nous aurait enflammé cimes et sol.

Mais du divin nous reçûmes  
Une belle part pourtant. La flamme nous fut  
Dans nos mains donnée, et rivage et flot marin.  
Bien plus que d'humaine manière  
Elles sont avec nous, ces forces étrangères, en confiance.  
Et t'enseignent des astres qui sont  
Devant tes yeux, jamais pourtant tu ne peux leur ressembler.  
Mais du Tout-Vivant, par qui  
Est abondance de joies et de chants,  
Si l'un est le fils, il est de ces tranquilles puissants,  
Et en ce jour nous le reconnaissons,  
En ce jour où nous connaissons le Père  
Et où pour célébrer des jours de fête

Le sublime, l'Esprit  
De l'univers s'est vers des hommes penché.

Car pour être Seigneur du temps il était, lui, depuis longtemps trop  
grand  
Et au loin s'étendait sa terre, mais quand l'a-t-elle épuisé?  
Mais pour une fois un dieu même peut choisir travail des jours  
Pareil aux mortels et prendre sa part de tout destin.  
Du destin la loi est telle que tous s'apprennent,  
Et quand revient le silence, que soit aussi un langage.  
Mais où l'esprit oeuvre, nous sommes à ses côtés, et disputons:  
Que serait le mieux? Ainsi le mieux est maintenant à mes yeux  
Que soit achevée son image et qu'il en ait fini le maître,  
Et que lui-même par elle illuminé, il sorte de son atelier,  
Le tranquille dieu du temps, et que de l'amour seule la loi,  
Qui la belle harmonie dispense, vaille d'ici jusqu'au ciel.

Ample, dès l'aube,  
Depuis qu'un entretien nous sommes et l'écho les uns des autres,  
Est l'expérience de l'homme; mais bientôt nous serons chant.  
Et l'image du temps, que le grand Esprit déploie,  
Elle est là devant nous, tel un signe qu'entre lui et d'autres  
Une alliance entre lui et d'autres puissances s'est faite.  
Lui, et les Incrétés aussi, les Eternels,  
Peuvent tous se connaître en elle, comme en les plantes  
La terre mère et l'air et la lumière se connaissent.  
Mais à la fin il y a pourtant, ô puissances sacrées, pour vous  
Le signe d'amour, le témoignage  
Que vous les êtes encore, le jour de fête,

Qui tout assemble, où des célestes ne sont  
Dans le miracle révélés, ni à la vue dans la tempête dérobés,  
Mais où, parmi les chants, comme des hôtes l'un à l'autre mêlés,  
Présents dans des choeurs, un nombre sacré,  
Les Bienheureux, selon toute manière  
Sont ensemble, et où leur plus cher amour aussi  
Auquel ils tiennent, n'est pas absent; c'est pour cela que je t'appelais  
Au banquet qui est tout prêt,  
Toi, inoubliable, toi, au soir du temps,

O adolescent, toi, pour que tu viennes vers le prince du festin; et elle  
ne se couchera pas  
Pour dormir, notre race,  
Que vous, les Promis, tous,  
Vous, tous les Immortels,  
Pour nous dire de votre ciel,  
Ne soyez là en notre maison.

Brises à l'haleine légère  
Déjà vous annoncent,  
Vous annoncent les fumées de la vallée  
Et la terre, encore pleine du grondement de la tempête,  
L'espérance pourtant rougit les joues,  
Et devant la porte de la maison  
Est assise la mère avec l'enfant,  
Et elle regarde la Paix  
Et peu semblent mourir;  
Un pressentiment tient l'âme,  
Par la lumière d'or envoyée  
Une promesse arrête les plus vieux.

Sans doute les épices de la vie  
Sont-elles d'en haut préparées et aussi  
Conduites à un terme les peines.  
Car tout plaît à présent,  
Mais le naïf  
Par dessus tout, car longtemps cherché,  
Le fruit d'or,  
D'un antique tronc  
Dans les secousses de l'orage tombé,  
Mais alors, comme le bien le plus cher, par le destin sacré lui-même  
Avec des armes pleines de tendresse protégé,  
La figure des divins, c'est lui.

Comme la lionne, tu as gémi,  
O mère! quand tu les as,  
Nature, les enfants, perdus.  
Car te les déroba, ô toi trop aimante,  
Ton ennemi, quand tu l'eus presque

Comme tes propres fils reçu,  
Et qu'à des satyres tu eus les dieux associé.  
Ainsi tu as construit mainte chose  
Et mainte chose enseveli,  
Car te déteste ce que  
Toi, avant l'heure,  
Toute-Vigoureuse, tu as au jour tiré.  
Maintenant tu connais, maintenant tu laisses cela;  
Car volontiers repose, insensible,  
Jusqu'à l'heure de mûrir, ce qui, craintif, s'affaire dans le bas.

Übersetzt von Jean Bollack

Die Anregung zu dieser Übersetzung verdanke ich Herrn cand. phil. Bernhard Böschstein. Ohne seine Ratschläge wäre die Übersetzung in dieser Form nicht zustande gekommen.

J. B.